

τοῦ ἁγίου Πάθους ὁ Βασιλεὺς τῶν Βασιλευόντων ἔβαινε πρὸς τὸ μαρτύριον, καὶ τὸ χριστεπώνυμον πλήρωμα ἐποτίζετο τὴν πικρὰν χολὴν καὶ ἐδέχετο τοὺς ἥλους, τὸ ὄξος καὶ τὴν ἄκανθον, τὴν τιμὴν τοῦ τετιμημένου. Καὶ ἡμεῖς, μετὰ τοῦ ξένου ἡμῶν φίλου, παριστάμεθα ἐν μέσῳ τῆς λιτανείας, καθ' ἣν ἀτυχεῖς δεσμῶται, συλλέγοντες χλοερὰ καὶ εὐώδη ἄνθη, ἤρξαντο ἐν σεμνότητι νὰ στολίζωσι τὸν Ἐπιτάφιον ἐν μέσῳ ὕμνων, δακρύων καὶ ἐγκαρδίου κατανύξεως. Ὁ συμπαθὴς ξένος, ὁ αἰσθηματικώτατος κ. **Χότκαιρ** ἠτένιζε ἐν ἱερᾷ προσοχῇ τὰς κινήσεις τῶν δεσμωτῶν. Ἡ τελετὴ ἐν ταῖς φυλακαῖς τοῦ Στρατῶνος διήρκεσε τέσσαρας ὅλας ὥρας, οἱ δυστυχεῖς δεσμῶται ἔψαλλον ἐν σιγῇ βαθυτάτῃ καὶ ἄκρῳ σεβασμῷ, ἀπὸ τοῦ προσώπου δὲ τῶν δυσμοίρων τούτων πλασμάτων, οὐδ' ἐπὶ στιγμὴν ἀπέστρεψε τὸ πάντοτε ἐνδακρυ βλέμμα του ὁ παρήγορος ἐπισκέπτης. Βλέπων τὸν ἡμερον τῶν καταδίκων, οἵτινες ἔφερον πενιχρὸν καὶ τετριμμένον χιτῶνα, ἀλλὰ καθαρὸν καθ' ἅπασαν τὴν ἱερὰν τελετὴν τῶν ἐξαισίων ὕμνων τοῦ Ἐπιταφίου, ἐν θελκτικῇ εὐλαβείᾳ παρηκολούθει αὐτοὺς ὕμνουσιν τὸν Ἀναρχον διὰ τῶν ὥραίων καὶ οὐρανίων ἀσμάτων τῆς Ἐκκλησίας ἡμῶν. Πάντας κατέπληξεν ὁ θερμὸς πόνος τοῦ ξένου, οὐδεὶς δ' ἠδυνήθη νὰ συγκρατήσῃ ἀδάκρυτον τὸ ὄμμα του, ἐν ᾧ καταρράττει θαλερῶν δακρύων ἐπλήρουν τοὺς ὀφθαλμοὺς τοῦ μεγαλοκάρδου ποιμποῦ... Εἶναι δύσκολον ἐντελῶς νὰ ἐκφράσῃ τις ὅτι εἶδε, μόνον δὲ εἰς τὸ βάθος τῆς ψυχῆς τῶν παρευρεθέντων κατὰ τὴν στιγμὴν ἐκείνην, δύναται νὰ ἐξεγερθῇ ὁ θαυμασμὸς πρὸς ὅ,τι τοὺς ὀφθαλμοὺς γοητεύει καὶ τὴν καρδίαν πλημμυρεῖ...

\* \*

Ὁ κ. **Χότκαιρ**, ὡς τὴν γλυκυτέραν ἀνάμνησιν τῆς ὀλιγομέρου διαμονῆς του ἐκείνης ἐν τῇ μικρᾷ γωνίᾳ τῆς Ἀθηναϊκῆς γῆς, ἥτις τῷ ἐνέπνευσε τὴν αἰσθηματικωτάτην ᾠδὴν του, ἐπεμψεν ἡμῖν τὴν φωτογραφίαν του, ἣν μὲ τὴν Ἑλληνικὴν ἐνδυμασίαν ἔκαμεν ἐνταῦθα, ἐξ ἄγνοῦ αἰσθήματος πρὸς τὸ ἡμέτερον Ἔθνος. Ταύτην παραθέτομεν ἀνωτέρω ἐπὶ τῇ δημοσιεύσει τοῦ ὥραίου ποιήματος τοῦ Φιλελληνικωτάτου Ἀνδρός, οὗ ἡ ἐκλεκτὴ συνεργασία τιμᾷ ἡμᾶς περιδίνπτως, παρέχει δ' ἐν ταύτῳ ἀληθὲς καλλιτεχνικὸν ἐντρυφήμα εἰς τοὺς ἀναγνώστας τῆς «Ποικίλης Στοᾶς».

ΙΩΑΝΝΗΣ ΑΡΣΕΝΗΣ

A MON ILLUSTRE AMI  
MONSIEUR PHILOPÈMEN PARASKEVAÏDÈS

AUX pieds de ces débris des merveilles antiques,  
Colonnes, chapiteaux, majestueux portiques,  
Où revit dans la mort la grandeur du passé;  
Près des temples toujours debout de l'Acropole,  
Qui tremblent sur leur base au moindre vent d'Eole,  
Comme un grand vieillard harassé;

C'est là que j'ai trouvé dans ma course lointaine  
Un compagnon dont l'âme était aussi sereine  
Que le ciel azuré qui bornait mon regard,  
Un ami, dont le cœur ouvert semblait me dire :  
Je suis là pour t'aimer comme pour te sourire,  
Voici mon cœur, prends en ta part.

Et j'ai lu dans ce cœur ainsi qu'en un beau livre  
Qui cache sa splendeur par des fermoirs de cuivre.  
Il dévoila pour moi ce trésor athénien ;  
Et j'ai vu rayonner tout autour de sa tête  
Dans l'amour du prochain la gloire du poète  
Et les vertus du citoyen.

## I

On prétend que notre âme appartient à la terre,  
Qu'elle vit parmi nous quand morte est la matière  
Orphée en son tombeau n'est donc pas tout entier,  
Le poète en mourant ne brise pas sa lyre,  
Il voit le survivant où son esprit va luire  
Et lui dit : «sois mon héritier».

Sans doute c'était là ta noble destinée  
De saisir de nos jours la lyre abandonnée  
De ces poètes-dieux qui chantaient autrefois  
Devant le Parthénon l'amour de la patrie  
Ou qui dans les forêts apaisaient la furie  
Des lions au chant de leur voix.

Dieu, lorsqu'il te créa, t'avait sacré poète.  
Enfant, tu gravissais les sentiers de l'Hymète,  
Abeille diligente, en y faisant du miel.  
Les roses sous tes pas étaient si parfumées,  
La mer était si bleue et si loin des fumées  
C'était si beau de voir le ciel !

Les fleurs, les prés, les bois, le sommet des montagnes,  
Le ruisseau qui murmure à travers les campagnes,  
Avec toi tout chantait la nuit comme le jour :  
Et pour accompagner ton hymne à la nature  
Tous les petits oiseaux cachés dans la verdure  
Gazouillaient leurs refrains d'amour.

Mais la mer t'attirait, soit que tranquille et belle  
Elle semblait bercer la légère nacelle  
Comme une mère porte un enfant endormi ;  
Soit que, précipitant ses ondes courroucées,  
Elle heurtait ses flots aux roches hérissées  
Qui faisaient face à l'ennemi.

*Excelcior !* plus haut ! La nuit étend ses voiles,  
Dans le ciel obscurci scintillent les étoiles.  
Et voici que Phœbé vient, le disque vermeil,  
Parcourir à pas lents son royaume éphémère,  
Tel un grand teu-follet qui tremble au cimetière,  
Jusqu'au gai retour du soleil.

Dans la nuit du passé c'est alors qu'on se plonge  
On revoit ses amis qui ne sont plus, on songe,  
Et loin des bruits éteints de la foule qui dort.  
On s'élève plus haut vers la sphère infinie  
Où tout est éternel, où tout est harmonie  
Où tout brille comme au Thabor.

L'homme monte vers Dieu, cet idéal suprême,  
Sonder la profondeur immense du problème  
De l'amour inconnu qui nous mit ici-bas,  
Et, Prométhée heureux, redescend sur la terre  
En rapportant le feu divin qui nous suggère  
D'ouvrir notre cœur et nos bras.

Ah ! c'est là le secret de ta bonté naïve  
Qui fait la charité de cette main active  
Qui donne sans compter et sans se souvenir,  
Telle que l'enseignaient autrefois les apôtres  
Qui disaient : « Aimez-vous, frères, les uns les autres, »  
Et levaient leurs mains pour bénir.

## II

Il était, nous dit-on, jadis un solitaire  
Si pieux et si bon que dans toute la terre  
Les hommes, admirant les bienfaits si nombreux  
Qu'il semait en chemin comme on sème de l'herbe  
Se demandaient souvent si peut-être le Verbe  
N'était point revenu chez eux.

Et les anges un jour dirent] au saint ermite :  
« Dieu veut récompenser ici-bas ton mérite.  
» Veux-tu faire un miracle ? à ta voix, si tu veux,  
» L'océan s'ouvrira pour te livrer passage  
» Veux-tu ressusciter un mort ? »

— Non, dit le sage,  
Ce n'est point l'objet de mes vœux.

— « Veux-tu que sur tes pas les fleurs naissent à terre ?  
» Que la mère qui voit mourir son fils espère ?  
» Que l'aveugle aperçoive un rayon de soleil ?  
» Que le sourd puisse entendre un ravissant poème  
» Et le muet crier à sa mère : « je t'aime,  
Avec un bonheur sans pareil ? »

» Veux-tu comme un prophète annoncer des oracles ?  
» Il faut que dès ce jour tu fasses des miracles.  
» Choisis »

— « Eh ! bien, dit-il, si tel est mon devoir,  
Je demande au Seigneur qu'il m'accorde la grâce  
De faire un peu de bien aux hommes quand je passe  
Mais sans jamais plus le savoir. »

— Qu'il en soit fait ainsi, répondirent les anges,  
Jamais tu n'entendras l'écho de tes louanges.»  
Et le vieillard allait toujours droit] son chemin,  
Et son ombre en passant verdissait la prairie,  
Guérissait le malade, illustrait la patrie  
Et consolait de tout chagrin.

Il allait toujours droit son chemin et son ombre  
Répandait des bienfaits incroyables, sans nombre.  
Par un secret besoin de faire à tous le bien,  
Comme l'abeille fait le miel, comme la rose  
Embaume le jardin sitôt qu'elle est éclosée,  
Et toujours sans en savoir rien.

C'est ainsi que tu vas le chemin de la vie.  
Tu vas, tu vas toujours et ton ombre est suivie  
Par tous les malheureux qui veulent t'approcher  
Pour toucher ton manteau, implorer, sans mot dire,  
Un conseil, un bon mot, quelquefois un sourire,  
Ayant une larme à sécher.

Tu protèges l'enfant et la veuve qui pleure,  
 Tu défends l'orphelin qui gémit ou qu'on leurre,  
 Au prisonnier flétri tu sais rendre l'espoir,  
 Et si, pour la justice, un échafaud s'apprête,  
 Au bandit repentant qui va livrer sa tête,  
 Tu dis : « Dans mes bras !... Au revoir ! »

Aimer, aimer encore et se donner soi-même  
 Même à son ennemi qui vous crie : Anathème !  
 Ah ! c'est beau, c'est bien là la passion d'un saint.  
 Sauver l'humanité qui pleure ou qui soupire,  
 Arracher la patrie aux griffes du vampire,  
 Qui, c'est un travail surhumain.

### III

La patrie ! à ce nom tout ton être s'enflamme  
 Ne lui donnes tu pas et ton cœur et ton âme,  
 Le culte qui vers Dieu fait monter de l'encens ?  
 Ne vois-tu pas en elle une mère adorée  
 Grande dans tous les temps et toujours vénérée  
 Même par ses anciens tyrans ?

O Grèce, ô doux pays où le soleil rayonne  
 Sur les vieux monuments qui forment ta couronne,  
 Où la mer est si bleue, où tout ce que l'on voit,  
 Tout ce que l'on entend, l'on touche ou l'on respire  
 Crie à chaque passant ce seul mot qui l'inspire :  
 « Enfant, regarde et souviens-toi !

» Souviens-toi d'un passé dont les splendeurs divines  
 » Étalent à tes pieds les superbes ruines ;  
 » Souviens-toi des héros qui l'épée à la main,  
 » Arrêtaient le barbare et le jetaient par terre ;  
 » Ecoute Démosthène et sa voix de tonnerre,  
 » Pense au dernier républicain.

» Relis mes orateurs, chante avec mes poètes,  
 » Suis moi vers Olympie et jouis de mes fêtes,  
 » Vois dans l'Aréopage un apôtre de Dieu,  
 » Socrate avec Platon vont de nouveau t'instruire,  
 » Viens pleurer près de moi : le Turc veut tout détruire  
 » Avec le fer, avec le feu.

- » Béni soit Dieu ! mes fils ont enfin la victoire !  
 » S'ils ont versé leur sang, ce sang c'est de la gloire  
 » Dont ils ont coloré leur drapeau triomphant.  
 » Je renais de ma cendre et Dieu qui me patronne,  
 » Voulut placer bien haut sa croix sus la couronne  
 » Qui me gouverne et me défend »

Ah : puisse ma patrie, aux époques prochaines  
 De ses enfants captifs briser les lourdes chaînes  
 Et marcher le front haut et fier vers l'avenir.  
 Le passé lumineux brillera dans l'histoire ;  
 Mais pensons bien aussi qu'une nouvelle gloire,  
 Il nous faudra la conquérir.

Voilà ce que ton cœur avait mis dans le livre  
 Qui cachait sa splendeur par des fermoirs de cuivre,  
 Tu dévoilas pour moi ce trésor athénien  
 Et j'ai vu rayonner tout autour de ta tête  
 Dans l'amour du prochain la gloire du poète  
 Et les vertus du citoyen.

Bruxelles, 19 Août 1895

HENRY HAUTTECŒUR

— Ὑπῆρχον γυναῖκες ἐν Σκυθίᾳ, τῶν ὁποίων τὸ βλέμμα, ὅποταν αὐταὶ ὠργίζοντο, ἦτον ἱκανὸν νὰ φονεύσῃ ἄνθρωπον. Παρ' ἡμῖν σήμερον οἱ αἰσθηματικοὶ ποιηταὶ φονεύονται μόνον ἀπὸ γλυκὰ μάτια.

— Καὶ ἡ ἀναίδεια εἶναι συνήθεια. Καὶ τὸ ἐρύθημα μετὰ καιρὸν ἐξαλείφεται.

— Ἐὰν ὅστις ἀγαπᾷ δὲν σκέπτεται—ἄρα ὅστις σκέπτεται δὲν ἀγαπᾷ.

— Αἱ γυναῖκες ἐν Φιλανδίᾳ τὸ ἐπὶ τῶν χειλέων φίλημα θεωροῦσιν ὡς τὴν ἐσχάτην τῶν ὕβρεων, καὶ παρ' αὐτοῦ τοῦ ἀγαπωμένου διδόμενον.

— Κόρη γιὰ δὸς μου τὸ φιλὶ λέγουσιν οἱ νέοι τῆς Οὐγγαρίας, ὅταν παίζουν τὸ φιλί, κατὰ τὸ ὅποῖον ἡ κόρη, ἥτις ἤθελε χάσῃ εἰς αὐτὸ τὸ παιγνίδιον, ὑποχρεοῦται ἀνεξαίρετως νὰ δώσῃ εἰς τὸν σύντροφον αὐτῆς ἐν φίλημα.

— Ἐγχοῦσι καὶ οἱ Ἑγμονές τὰ εἰδύλλια τῶν καὶ παράδειγμα ἐν μικρὸν ἀνέκδοτον τῆς Πρίγκηπισσης Αὐγούστας Βικτωρίας καὶ τοῦ Αὐτοκράτορος τῆς Γερμανίας Γουλιέλμου. Εἶκοσιν ἐτῶν ὁ Γουλιέλμος μετέβη πρὸς ἐπίσκεψιν τοῦ Δουκὸς τοῦ Σέλσβιχ Ὀλσταῖν καὶ τῆς οἰκογενείας του. Ἦτο ἀνοιξὶς καὶ ἡ φύσις ἀνοῦσεν, ἐπανηγύριζεν ὁλόκληρος. Ὁ Πρίγκηψ Γουλιέλμος ἡμέραν τινα περιεπάτει εἰς τὸν κήπον, ὅποταν ὑπὸ τὰ πυκνὰ φυλλώματα τῶν δένδρων εἶδε μίαν αἰώραν κινουμένην ὑπὸ τοῦ ἀνέμου. Πλησιάζει καὶ βλέπει ἔκθαμβος μειδιῶσαν ὑπὸ τὰ κλειστά ὑπὸ τοῦ ὕπνου βλέφαρά της, νεαρὰν κόρην κοιμωμένην ἐν μέσῳ τῶν εὐωδιῶν τῆς φύσεως. Αὕτη θὰ ὄνειρεύετο ἴσως τὸν Πρίγκηπα καὶ τὸν θρόνον του ἐν τῇ παιδικῇ της φαντασίᾳ, ἐκεῖνος τὴν ἐξέλαβεν ὡς νύμφην τοῦ δάσους. Ἡ κόρη ἐξόπνησεν ἐκ τοῦ κρότου τῶν πτερινιστῆρων τοῦ νεαροῦ Πρίγκηπος, ἡρρυθρίσεν, ἐταράχθη . . . Μετὰ τινὰς ἡμέρας ἐωρτάσθησαν οἱ ἀρραβωνεῖς τῶν.

— Ὁ Γάλλος ἀγαπᾷ τὴν γυναῖκα.

— Ὁ Γερμανός . . . τὸν ζῦθον.

— Ὁ Ἀγγλος . . . τὸ σπόρτ.

— Ὁ Ἰσπανός . . . τὰς ταυρομαχίας.

— Ὁ Ἰταλός . . . τὸ Θέατρον.

— Ὁ Τοῦρκος . . . τὸ πιλᾶφι.

— Καὶ ὁ Ἕλληγ' . . . τὸν . . . ὕπνον.